



REVUE DE PRESSE

D'habitude, on supporte l'inévitable
Hedda Gabler

Henrik Ibsen / Falk Richter / Roland Auzet



[PARUTIONS / SOMMAIRE]

#Presse écrite

> *Roland Auzet s'empare avec maestria de la figure dramatique d'Hedda Gabler*, Hervé Pons, Les Inrocks, 15 mars 2019.....p.4

> *Théâtre. Solitude dans le piège d'une société verrouillée*, Gérald Rossi, L'Humanité, 25 mars 2019.....p.7

> *L'Espace-temps du drame. D'habitude, on supporte l'inévitable*, Victor Inisan, IO Gazette, 28 mars 2019.....p.9

> *Hedda Gabler, la pièce du Norvégien Ibsen, revisitée par Roland Auzet*, Victor Inisan, N.G, Le TC, mars 2019.....p.11

#Web

> *Roland Auzet invite Hedda Gabler à dîner*, Anaïs Heluin, Sceneweb, 22 février 2019.....p.14

> *La radicale Hedda Gabler de Roland Auzet*, Véronique Giraud, Naja21, 23 février 2019.....p.16

> *Le banquet désœuvré d'Hedda Gabler*, L'œil d'Olivier, 9 mars 2019.....p.19

PRESSE ÉCRITE



Roland Auzet s'empare avec maestria de la figure dramatique d'Hedda Gabler



Dans un concert théâtral radical, **Roland Auzet** réactualise au cours d'un dîner dynamité la figure brûlante d'Hedda Gabler.

Ce pourrait être un de ces dîners annuels dans la vaste salle de réception de la sous-préfecture de Nogent-sur-Marne, ou bien encore une soirée de baigneurs au restaurant du Grand Hôtel de Balbec, dit "l'aquarium", où Marcel affûtait ses sens à l'ombre des jeunes filles en fleurs... Même ambiance compassée et policée lourde de non-dits et de violence sociale sur la scène du nouveau spectacle de Roland Auzet, *D'habitude, on supporte l'inévitable*.

Autour de grandes tables rondes drapées de blanc, plus d'une cinquantaine de personnes dînent, occupant le centre de la scène. Parmi les convives, déambule un perchman glanant ici et là la vacuité convenue de leurs murmures. Dans un coin, à gauche, un "orchestre",

de l'autre côté du plateau, un canapé isolé sur une estrade, comme suspendu dans un autre espace-temps. La scène du crime.



Une figure de la dramaturgie universelle

Mêlant ses mots à ceux d'Henrik Ibsen et de Falk Richter, Roland Auzet s'empare d'Hedda Gabler, l'une des figures de la dramaturgie universelle se prêtant le mieux aux appropriations obsessionnelles de metteurs en scène, comme on l'a vu en son temps avec Thomas Ostermeier. Auzet, en commandeur, invite Hedda à son dernier banquet.

Fille de général, récemment mariée à Jørgen Tesman, un homme un peu falot et aspirant pathétique à un poste de professeur à l'université, Hedda apprend, de retour de voyage de nocces, qu'Ejlert Løvborg (son ancien amant, son véritable amour ?) est là, de retour, porteur d'une œuvre littéraire puissante et révolutionnaire. Jadis noceur et bohème, Løvborg semble être sous l'influence de Thea Elvsted, une ancienne camarade d'Hedda, parvenue à la sobriété et au retrait qu'exigent les plus hauts destins.

Une puissance peu commune

Héroïne malfaisante et fatale, s'érigeant en sorcière justicière, incarnant à la fois Judith, la castratrice, Médée, l'infanticide, et Lucrèce, la suicidaire, Hedda bouleverse les conventions petites-bourgeoises conservatrices et réactionnaires. Rock, punk, plurielle et métissée, la Hedda de Roland Auzet est d'hier et d'aujourd'hui, elle est vibrante et engagée, on lui donnerait aussi le bon Dieu sans confession.

Hayet Darwich qui l'interprète sait avec une puissance peu commune en révéler toutes les couleurs, accompagnée magnifiquement de la présence terrienne et droite à nulle autre pareille de Gaël Baron, son tentateur rédempteur Løvborg. Le dîner bien ordonné, entrecoupé des chants du trio LEJ (Lucie Lebrun, Elisa Paris et Juliette Saumagne), vole en éclats sous les assauts de l'héroïne sauvage en fourreau d'argent. Et on le voit sur scène, on n'est jamais aussi seule qu'entourée du plus grand nombre.

Drame musical et politique, *D'habitude, on supporte l'inévitable* est une tentative hardie et réussie de dire à travers Hedda une certaine intemporalité de la femme, fracassant les lois inaliénables du patriarcat, s'imposant dans son entière et légitime liberté de tout temps bafouée. Supportable ou pas, l'inévitable, comme le pire, est toujours sûr.

D'habitude, on supporte l'inévitable de Roland Auzet, d'après Henrik Ibsen et Falk Richter, avec Gaël Baron, Hayet Darwich... Les 21 et 22 mars, Le Granit, Belfort. En tournée jusqu'au 15 mai



PAR

Hervé Pons

THÉÂTRE. SOLITUDE DANS LE PIÈGE D'UNE SOCIÉTÉ VERROUILLÉE

Lundi, 25 Mars, 2019 | Gérald Rossi



D'habitude on supporte l'inévitable, conçu et mis en scène par Roland Auzet, déconstruit avec brio une société bourgeoise étouffante.

Autour de grandes tables décorées d'immaculées nappes blanches, garnies de plats, de carafes et de verres, ils sont une cinquantaine de convives à festoyer, à plaisanter, à rire, à se réfugier, les yeux perdus au vague, dans la solitude intérieure fréquentée souvent lors de semblables soirées. Banalité que souligne et rend étrange à la fois la présence d'un perchman, qui, de table en table, capte des sons, des fragments de paroles, des chuchotements, qui sont renvoyés dans la salle. Un dispositif secret organise depuis la régie ce petit manège vocal, soulignant combien cette dernière création de Roland Auzet est une partition aux allures de relâchement total des corps et des esprits, mais d'une précision millimétrée. Gestuellement comme vocalement et musicalement.

D'habitude on supporte l'inévitable, adapté du Hedda Gabler, d'Henrik Ibsen, avec des ajouts empruntés à *Disappear Here*, de Falk Richter, est comme l'envers d'une fête. Comme l'aboutissement de l'échec d'une existence. Dans Hedda Gabler, écrit en 1890, un de ses principaux succès avec *Une maison de poupée* ou *Un ennemi du peuple*, Ibsen dépeint la dernière journée d'une jeune femme, qui « n'a pas su donner un sens à son existence » dans une société bourgeoise hérissée de conventions, d'interdits et de mensonges.

Tous les ingrédients d'une jolie scène boulevardière

Hedda, récente épouse de Jorgen, lequel aspire naïvement à un poste à l'université, découvre qu'un de ses anciens amants, Lovborg, est en passe de ravir le poste convoité par son mari. En outre, Lovborg est sous la coupe de Thea, une ancienne et exubérante condisciple de Hedda. Tous les ingrédients sont là réunis pour une jolie scène boulevardière. Mais comme le dit Roland Auzet : « Je ne suis pas intéressé par les questions sur le couple et par les conventions. » En revanche, il voit ici « un laboratoire tragique des tentatives d'une femme (mal) accompagnée... Hedda et les autres protagonistes sont intemporels, tragiques et puissants ».

C'est dans ce tourbillon qu'il emmène son public et ses acteurs. Sur le plateau, cinquante amateurs composent le peuple des convives autour des tables. Dans une mise en scène sur un espace plus réduit, ils pourront être une trentaine. Avec eux, les comédiens Gaël Baron, Clément Bresson, Hayet Darwich, Sophie Daull, Karoline Rose, Lucie Lebrun, Élisabeth Paris, Juliette Saumagne du groupe LEJ (musique et chant) sans oublier le perchiste musicien Vincent Kreyder.

Chacun à sa mesure, se glissant naturellement entre les partitions aux intonations électroniques interprétées au violoncelle et aux percussions, autant violentes qu'envoûtantes. Ils sont tous, comme le dit encore le metteur en scène, « des personnages qui détestent la situation dans laquelle ils se trouvent, (et) ils détestent la médiocrité ».

Des personnages qui traversent le banquet, comme dans la marge de leur petite existence. Qui font surgir des souvenirs ou des flingues. Qui s'expriment dans la langue de Goethe sans que cela ne semble incongru et qui surtout transpirent la désolation. Aussi déjantée que ces vies, la mise en scène est brillante. L'immensité du plateau décuplant le sentiment d'abandon, de fuite vers l'inconnu. L'inévitable survient alors. Comme un dernier coup dans l'estomac. Comme une trace rouge sang indélébile.

Saint-Nazaire les 28 et 29 avril. Draguignan le 30 avril. Chalon-sur-Saône les 14 et 15 mai. Tournée en cours.

L'espace-temps du drame

D'habitude, on supporte l'inévitable, Hedda Gabler



Un des intérêts d'« Hedda Gabler » est qu'il accorde avec beaucoup de retenue le désir mortifère d'Hedda avec l'émotion du spectateur – ce qu'il partage obscurément d'envie qu'elle s'annihile à l'intérieur de lui... Car dans la procuration qu'il vit à travers Hedda (qui vit elle-même par procuration), hésitant entre l'adhésion et le dégoût de ce trop d'audace atrabilaire qui n'ose en finir au plus vite, et submergé par un désespoir qui rapprocherait une main d'une tempe, il aurait peut-être le désir de grimper sur la scène du drame pour en accélérer le dénouement sanglant. Ne serait-ce pas à la mise en scène de ciseler ladite torture entre psyché et éthique (motif très ibsénien) pour que, derrière les nerfs éreintés du public, s'ébauche quelque recul critique plus salutaire que le flingue d'Hedda ? Roland Auzet, adaptant librement l'œuvre, qu'il assaisonne d'extraits de Falk Richter, en maîtrise exactement l'espace :

c'est au cœur d'un brillant dîner bourgeois (50 amateurs au plateau, tout de même) qu'Hedda vivra ses derniers instants, chaque table abritant un flux musical de conversations duquel elle aime à se détacher pour cracher son venin lui-même polyphonique, puisque épaulé par les voix fébrilement intérieures du groupe LEJ, tout en vocalises et soliloques. Mais disons-le autrement : il magnifie l'espace choral – représentant les mœurs mondaines dégénérées – au détriment de la psyché d'Hedda, qu'il s'efforce de diffracter dans un kaléidoscope médiatique (textes, musiques, scénographie)... Or, Hedda est si profondément avalée par le chaos choral du monde qu'elle se rend incapable de vrais chamboulements intimes : n'est-ce pas le temps, le grand absent du re-titré « D'habitude, on supporte l'inévitable » ? Hurlant son désespoir à qui ne veut pas l'entendre, elle ne met en lumière qu'une âme stagnante : un bel écho dramaturgique au personnage, qui a une fâcheuse tendance à parfois contaminer le rythme de la pièce... Hedda patine-t-elle dans son désir de subversion empathique ? Auzet brille autant par son exigence de l'espace qu'il achoppe sur le domaine temporel : on aurait voulu que l'entente tacite entre le spectateur et la protagoniste verbalise peut-être plus fort la fatalité avec la force que le temps du drame ici strictement spatial lui aurait conférée.

culture 11



**Hedda Gabler, la pièce
du Norvégien Ibsen,
revisitée par Roland
Auzet**

Chez lui à l'Archipel, le compositeur et metteur en scène Roland Auzet proposait une re-création de la pièce d'Enrik Ibsen, Hedda Gabler. Pour ce faire, il a opéré une fusion entre la pièce initiale, des textes du dramaturge allemand Falk Richter, de la musique, des voix. Cela donne une réalisation explosive, pleine de bruit et de fureur, où tout est en mode paroxystique. L'action débute dans une salle de réception, autour de grandes tables festoyent une cinquantaine de figurants. Au centre, se dresse Hedda, une femme qui étouffe dans le carcan de son mariage, de la place que lui assigne la société bourgeoise, de ses rêves massacrés.

La fête est pour elle mais elle s'en fiche tant elle est dans la détestation de soi, de la vie et le manifeste dans de longues tirades hurl es. Episodiquement, des r citant s, telles le choeur du théâtre antique, expliquent au public. Le drame se nouera entre Hedda, Tessmann, son mari pas à la hauteur, Bess, une amie fine mouche, un poil manipulatrice, Loevborg, un ancien amoureux et Théa qui l'accompagne. Rancoeurs, jalousie, mensonges, cris, mots d'une violence inouïe, en français et en allemand, incursions musicales fulgurantes, chants lancinants (les trois chanteuses du groupe L.E.J) scandent le cheminement vers l'issue fatale. La mise en scène est magnifique, remarquablement architectur e, les acteurs impressionnants. Idée  patante, le contraste entre les protagonistes qui courent à leur perte et la foule des figurants, autour, spectateurs muets, impuissants.



PRESSE WEB



@Elektronlibre

Roland Auzet invite “Hedda Gabler” à dîner

22 février 2019/ par Anaïs Heluin



Inventeur de carrefours singuliers entre théâtre et musique, Roland Auzet s’empare très librement d’*Hedda Gabler*. En mêlant à la réécriture du texte du texte d’Ibsen des chants du trio LEJ ainsi que des mots de Falk Richter, il en actualise le tragique. Les accents de révolte.

Un lamento. Un cri rauque ponctué de râles, d’étouffements. Parmi les chuchotements d’une cinquantaine de figurants attablés sur le plateau pour un dîner, la voix de Hayet Darwich s’impose d’emblée comme le sujet central de *D’habitude on supporte l’inévitable*. Tranchant avec l’environnement sonore ambiant, ses nuances carnassières prennent le pas sur l’intrigue échafaudée par Henrik Ibsen en 1980. Sur le tiraillement d’Hedda Gabler entre passion et convention, sur le poids de la famille et sur les drames conjugaux qui la conduisent cette héroïne à sa perte. Comme dans sa *Solitude des champs de coton* pour deux comédiennes et un dispositif électroacoustique au casque (2015) ou

encore dans *VxH La Voix Humaine*, son adaptation du texte de Jean Cocteau (2017) sur plateforme acoustique, **Roland Auzet actualise ainsi le tragique de l'œuvre qu'il s'est choisi. Il en réveille la part scandaleuse. La part indomptable.**

Avec sa foule de mangeurs, son orchestre installé à jardin et sa mini-scène où trône le canapé d'Hedda, le plateau de *D'habitude on supporte l'inévitable* est à l'image de la protagoniste de la pièce : mi-grandiose mi-quotidienne, réaliste par endroits mais à d'autres tout à fait hors du monde connu. Étrangère à l'époque du dramaturge norvégien autant qu'à la nôtre. **Sublime dans sa robe argentée, Hayet Darwich est le plus souvent au diapason de cette atmosphère hybride.**

Souligné par les mots crus et actuels que Roland Auzet a composés pour elle, et par ceux de *Disappear here* de Falk Richter qui se confondent aussi avec ceux d'Ibsen, le jeu nerveux de la comédienne s'accorde aux chants du trio féminin LEJ formé par **Lucie Lebrun, Élisabeth Paris et Juliette Saumagne**. Un mélange de reprises et de compositions personnelles, auquel se mêlent des morceaux beaucoup plus trashes et âpres de la chanteuse et compositrice allemande **Karoline Rose**, qui incarne aussi un personnage absent de la pièce d'Ibsen : la compagne d'Ejlert Løvsborg (**Gaël Baron**), rival du mari d'Hedda. Au carrefour du théâtre et de la musique, *D'habitude on supporte l'inévitable* se situe aussi au croisement de langues et de registres divers. Il ose le dialogue entre des univers éloignés, et prend donc le risque de son échec.

L'alchimie, en effet, n'opère pas de manière constante entre les cinquante figurants, le texte aux accents multiples et l'importante partition musicale de la pièce. Dans certaines scènes, le jeu peine à trouver sa place. Il se fait parfois trop criard. Parfois trop timide face aux musiciennes qui font écho à la révolte d'Hedda Gabler, et dessinent un espace de liberté, de joie, dont est privé la pièce d'Ibsen. Mais bientôt, l'harmonie revient. Et là, plus rien du Ibsen qui selon Ingmar Bergman – il a monté *Hedda Gabler* en 1964 – « vivait empêtré dans ses meubles, ses explications, ses scènes composées habilement, mais avec pédanterie, ses répliques avant que le rideau ne tombe, ses airs et ses duos », mais seulement son « obsession à se livrer plus abrupte que chez Strindberg » (*Laterna magica*). Aussi directe et revêche que chez Falk Richter.

Anaïs Heluin – www.sceneweb.fr

LA RADICALE HEDDA GABLER DE ROLAND AUZET

par Véronique Giraud



Roland Auzet s'est attaqué à l'*Hedda Gabler* d'Ibsen en créant à Perpignan le 21 février *D'habitude on supporte l'inévitable*. Mêlée à ses compositions musicales et à des textes de Falk Richter, la pièce servie par la jeune actrice Hayet Darwich radicalise encore une femme qui dit son monde.

S'il est une pièce singulière chez Henrik Ibsen, c'est bien *Hedda Gabler*. Jouée pour la première fois en 1890, elle n'eut à l'époque aucune reconnaissance en France. Singulière autant que complexe, en raison des infinités possibles de ses interprétations et donc de ses mises en

scène. Mêlant la pièce originale à des textes du jeune dramaturge allemand Falk Richter qu'il affectionne depuis longtemps, Roland Auzet s'est attaqué au mythe d'Hedda en créant à Perpignan le 21 février *D'habitude on supporte l'inévitable*. Un titre qui résume la pièce en posant l'habitude des convenances auxquels il n'est pas décent de se soustraire, et ce « on » qui fait tout, ce « on » qui dessine la morale et veille à son respect.

Dans l'étouffante et puritaine bourgeoisie norvégienne, Hedda, comme nombre de personnages féminins ou masculins d'Ibsen, rejette son monde, mais n'a rien de révolutionnaire. Elle méprise ses proches, mais n'envisage pas d'être un leader. Elle n'a en fait pas le courage nécessaire pour transformer son quotidien étouffant, et n'entend pas avoir celui de l'accepter. À Loevborg qui voudrait déceler « *tout de même une exigence de vie en toi* », elle répond en avouant sa « *grande lâcheté* », mais aussi en le mettant en garde contre elle. Dès lors l'autodestruction est palpable.

L'ennui nordique. Dans l'immense et très contemporain théâtre de L'Archipel conçu par Jean Nouvel, la large scène nous offre d'abord un repas de mariage avec tables et chaises pour une cinquantaine de convives et une estrade pour les musiciens qui donnent la réplique au texte. Tout le monde rit, chahute, bavarde... Tout le monde, pas tout à fait. Il en est deux qui dénotent, et pas des moindres. Le marié Jorgen Tesman qui, assuré de sa future nomination à un poste de professeur d'université, a dépensé sans compter pour la noce et l'installation du couple. Et la mariée Hedda Gabler qui positivement s'ennuie. S'ennuie dans la noce, s'ennuie avec son mari, s'ennuie dans sa vie.

Un mari bourgeois « traditionnel » qui songe à sa carrière et à sa position dans le monde. Une femme bourgeoise « traditionnelle » qui, faute d'être vraiment traîne sa dépression ? Ce n'est pas vraiment le propos d'Ibsen, et pas du tout celui de Roland Auzet.

Une femme, radicalement. Ibsen, à qui un de ses compatriotes reprochait de ne faire qu'un théâtre de mots, donne surtout langage à cette femme qui bouscule le spectateur. Déjà, l'auteur lui donne ce nom d'Hedda Gabler, alors qu'elle est mariée à Jorgen Tesman et porte donc son nom et pas celui de son père, le général Gabler. Ensuite, il écrit une pièce où tout tourne autour d'Hedda qui, fait rare chez Ibsen, apparaît dans presque toutes les scènes. Roland Auzet renchérit en abondant encore en longs monologues la présence d'Hedda.

Plus que chez Ibsen, dont certains traits apparaissent dans le personnage, c'est donc le portrait d'une femme que porte sur scène Roland Auzet. Une femme radicale, « *laboratoire tragique des tentatives d'être* », dit-il. Une femme qui dit son monde et le fait avouer à ses proches, comme l'historien Loevborg qui en mourra. Une femme qui dit ses contradictions, mais ne cherche pas à s'y glisser. Au contraire, malgré les propositions, les suggestions, les pièges que lui tendent les autres personnages, elle refuse radicalement. La bourgeoisie tout autant que « la condition médiocre » de la famille de son mari, et le milieu ennuyeux qui l'entoure, mais également la maternité, l'amour et la fuite, elle refuse tout, et dit son mal.

Un rôle recherché et redouté. On comprend dès lors à quel point un tel rôle peut être recherché et redouté par une actrice. Ingrid Bergman l'interprètera dans tous les théâtres d'Europe dans une mise en scène de son compatriote et homonyme, le cinéaste Ingmar Bergman. Emmanuelle Seignier mise en scène par Polanski, ou Isabelle Huppert par Éric Lacascade auront également marqué le rôle repris il y a six ans par Katharina Schüttler dans une vision également radicale du metteur en scène de la Schaubühne, Thomas Ostermeier. Toutes artistes confirmées. C'est au contraire une jeune actrice qui a été choisie pour le rôle-titre, Hayet Darwich. Un premier grand rôle, après avoir interprété *Notre Innocence* de Wajdi Mouawad au printemps dernier au théâtre de la Colline. Avec une voix profonde, elle assure la radicalité, la séduction et la violence du personnage. Elle est soutenue par Sophie Daull, une présence et une diction remarquables, et par la chanteuse et compositrice franco-allemande, Karoline Rose, Gaël Baron et Clément Bresson.

***D'habitude on supporte l'inévitable, d'après Hedda Gabler* d'Henrik Ibsen et des textes de Falk Richter. Mise en scène, conception et composition de Roland Auzet. Avec Hayet Darwich, Sophie Daull, Karoline Rose, Gaël Baron et Clément Bresson. Création au théâtre de l'Archipel, scène nationale de Perpignan les 21 et 22 février 2019. En tournée : MA, pays de Montbéliard les 21 et 22 mars ; le Théâtre, scène nationale de Saint-Nazaire les 28 et 29 mars ; Théâtres en Dracénie, Draguignan le 30 avril ; Espace des Arts, Chalon-sur-Saône les 14 et 15 mai.**

Le banquet désœuvré d'Hedda Gabler

Published on 9 mars 2019

Au théâtre de l'Archipel à Perpignan, Roland Auzet mêle habilement théâtre et musique et fait vibrer avec une froide passion les errances contemporaines d'une Hedda Gabler, furieuse autant qu'indolente. Portée par l'incandescente Hayet Darwich, le personnage d'Ibsen révèle ses fêlures, ses blessures secrètes en un cri sourd, étouffé par les conventions. Le poing levé, elle hurle, en son sein, les révoltes d'un être, à qui toute liberté est refusée.

Femme fatale, Hedda Gabler (Hayet Darwich) s'ennuie dans sa vie de petite bourgeoise. Ni les 50 invités qui s'affairent dans son salon, qui l'épient, ni son mari, un carriériste de pacotille qui manque d'ambition, ne semble attiser son intérêt. Elle est ailleurs dans d'autres contrées, d'autres lieux. Fumant cigarette sur cigarette, elle s'invente un monde où les règles peuvent être transgressées, les convenances dépassées et ainsi libérer la fureur de vivre qui sommeille en elle. Rattrapée par la réalité, par un son, une conversation, sa morne existence lui fait d'autant plus horreur. Mais a-t-elle le choix ? Non, Bien sûr. Elle se doit à ses convives, d'autant que, l'attribution d'un poste prestigieux d'universitaire, que son époux convoite, en dépend. La trop jolie poupée se veut provocatrice, scandaleuse, cela amuse la galerie, mais personne ne veut vraiment y croire. Cela passe pour de l'enfantillage, non pour de la révolte.



S'amusant des sonorités, créant de toute pièce un brouhaha de fond, grâce au chuchotement des 50 amateurs- invités, **Roland Auzet** invite à partager les errances de son

héroïne, ses pensées funestes, ses terribles manigances. Si la trame du drame ibsénien sert de colonne vertébrale au metteur en scène, il en dépasse les contours très XIXe

siècle pour faire d'*Hedda Gabler*, une femme d'aujourd'hui, écrasée par une société dominée par les hommes. Mêlant avec beaucoup d'habileté, ses propres mots, à ceux de **Falk Richter** et de l'auteur norvégien, il compose une tragédie puissante, intérieure, celle d'Hedda, qui se heurte à l'insouciance des autres, ceux qui voient la vie comme une fête.

Utilisant la technologie comme dans sa *Solitude des champs de coton*, ou dans son *VxH La voix Humaine*, pour mieux immerger le spectateur dans les tourments de l'âme qui dévore ses personnages, Roland Auzet signe une pièce hors du temps où se côtoie le feu des passions depuis longtemps éteintes et la glace des personnes calculatrices prêtent à entraîner dans leurs chutes désespérées tout rêves de bonheur. Si quelques longueurs sont à regretter à la marge, le jeu habité des comédiens – **Gaël Baron**, **Clément Bresson** et **Sophie Daull** – suffit à entraîner les spectateurs dans cette course folle, funeste vers l'abîme qui consume l'âme d'Hedda, sublimement interprétée par la lumineuse **Hayet Darwich**.



L'autre force de ce spectacle hybride, c'est la présence du trio français LEJ – Lucie Lebrun, Élisabeth Pari et Juliette Saumagne – et de la chanteuse allemande Karoline Rose. Les voix enchanteresses des trois premières se confrontent à l'univers trash de la quatrième, donnant à l'ensemble la dualité nécessaire pour comprendre le drame intime vécu par notre héroïne entre asservissement de façade et indomptabilité intérieure. Un séduisant et détonnant mélange qui fait d'Hedda Gabler une femme complexe qui fait chavirer tous les cœurs.



D'habitude on supporte l'inévitable d'après Hedda Gabler d'Henrik Ibsen et Disappear here de Falk Richter

Création **théâtre de l'Archipel** – scène nationale de Perpignan, le 21 février 2019

Durée: 2h15

les 21 et 22 mars 2019 au **MA avec Granit**, scène nationale de Belfort

les 29 et 30 mars 2019 au **Théâtre – Scène nationale de Saint-Nazaire**

le 30 avril 2019 aux **Théâtres en Dracénie**, Draguignan

les 14 et 15 mai 2019 à **L'Espace des Arts**, scène nationale de Chalon-sur-Saône

Olivier SAKSIK
11, rue Fénelon 75010 Paris
olivier[at]elektronlibre.net
06 73 80 99 23

Manon ROUQUET
Assistante communication et presse
communication[at]elektronlibre.net
06 75 94 75 96

OLIVIER SAKSIK
ELEKTRONLIBRE